Cinquième année. — N° 57. Septembre 1923.

REVUE INTERNATIONALE de la Croix-Rouge

Charles BURCKHARDT et Georges BURNIER,
délégués du Comité international.

Visite des camps de prisonniers helléniques en Anatolie.

A la suite des demandes formulées par les gouvernements hellénique et turc, le Comité international de la Croix-Rouge, après avoir obtenu toutes les assurances nécessaires des autorités compétentes, avait envoyé en février 1923 deux missions, chargées de visiter l'une en Grèce, l'autre en Turquie, les camps où se trouvaient internés les prisonniers des deux Etats belligérants. La mission qui se rendit en Grèce était dirigée par M. Schazmann, celle d'Anatolie par M. Cuénod.

Le 23 février 1923, M. Cuénod avait visité en Asie Mineure les camps de Smyrne, Kemer, Korbali et Aïdin.

A ce moment les délégués du Comité international se virent obligés de suspendre leur activité, car les travaux de rapatriement des prisonniers grecs et turcs entrepris conformément à l'accord passé le 30 janvier 1923 à Lausanne, venaient de commencer et la concentration des prisonniers à Smyrne eut pour résultat de disloquer les camps d'internement se trouvant dans l'intérieur du pays.

Aussitôt que le premier échange de 10,000 prisonniers militaires de part et d'autre, effectué en vertu de l'accord de Lausanne eut été réalisé, le Comité international de la Croix-Rouge, sur les instantes démarches du gouvernement et de la Croix-Rouge hellénique décida de reprendre la visite des camps en Anatolie, et après entente à Lausanne entre les membres du Comité

international de la Croix-Rouge et S. E. Ismet Pacha, président de la délégation turque à la Conférence de Lausanne, une mission composée de MM. Georges Burnier et Charles Burckhardt, délégués du Comité international de la Croix-Rouge partait le 24 juin 1923 de Constantinople pour entreprendre cette inspection.

Rapport de MM. Burnier et Burckhardt au Comité international de la Croix-Rouge, sur leur mission en Anatolie.

Constantinople, le 21 juillet 1923.

Conformément aux instructions contenues dans votre lettre du 6 juin, nous avons quitté Constantinople pour aller visiter les camps de prisonniers de guerre grecs, actuellement internés en Anatolie. Pour accomplir cette mission, nous avons dû traverser l'Anatolie du nord au sud, de Moudania aux Monts Amanus par Angora, Kir-Chehir, Cesarée, Adana et du centre à l'ouest par Konia, Afioum Kara Hisser, Ouchak, Smyrne. Cet immense pays n'est traversé que par la voie ferrée de Haidar Pacha Eski Cheir Adana avec embranchement sur Smyrne et Angora, les routes sont rares et les voies de communication normales sont des pistes au tracé capricieux. De la Marmara, il faut gravir des chaînes successives soutenant d'immenses plateaux superposés en gradins jusqu'à une altitude de 1,400 m. Ces plateaux aboutissent au Taurus dont la traversée conduit aux vastes plaines de la Cilicie, qui ne s'arrêtent qu'aux pieds des Monts Amanus. Tous les trente ou quarante kilomètres environ, après avoir traversé quelque chaîne de montagnes ou une plaine aux lointains horizons, on aperçoit un village aux maisons plates et basses, aux murs de pisé, entouré de champs de céréales, de pâturages ou de marais uniformes. Le centre gouvernemental et commercial (sous-préfecture, préfecture, ou chef-lieu de province, ville de 5 à 50,000 habitants) est éloigné de 150 à 200 milles de ces villages, auxquels il n'est relié que par une route en mauvais état. Ces centres sont généralement situés dans les régions les plus fertiles, entourés d'immenses jardins. C'est là qu'aboutissent les pistes sur

lesquelles arrivent les caravanes d'ânes ou de chameaux, les antiques chariots indigènes, aux roues de bois plein, qui transportent les produits des campagnes.

Au cours des 14 années de guerre, la population déjà numériquement faible de ces contrées, a encore dû payer un lourd tribut de morts aux champs de batailles européens, asiatiques ou africains. Mais le total de ces morts est loin d'atteindre le nombre des victimes des hécatombes qu'ont provoquées les haines de race et de religion. Les hasards de la guerre, les révolutions locales ont porté au pouvoir tantôt l'une, tantôt l'autre race, tantôt l'un, tantôt l'autre fanatisme, et à chacun de ces changements, succédaient la tuerie, l'incendie et le pillage. Partout on aperçoit les ruines de gares incendiées, de ponts détruits, de localités saccagées, de villages désertés par leurs habitants. Si dans les villes on trouve encore des hommes adultes, dans les campagnes le cas est extrêmement rare. Les vieux restent au village ou mènent paître les troupeaux. Ce sont les femmes et les enfants qui travaillent aux champs. Les deux bœufs attelés à la charrue au soc de bois sont conduits par des gamins de 10 à 14 ans. Les hommes qui ont survécu aux massacres sont à l'armée ou dans les bataillons de travailleurs. Pourtant, depuis 10 mois que la guerre a pris fin, le pays a fourni un effort immense. On a recommencé à cultiver la terre. Sous le contrôle turc, le réseau de chemins de fer a été remis en état, les lignes télégraphiques ont été augmentées de 1,000 km. et surtout, la pacification s'est opérée dans le pays. Les bandes qui infestaient le pays, après les guerres civiles et les révolutions locales, ont été réduites à merci. A l'heure actuelle, des gendarmes assurent partout l'ordre et la tranquillité.

Malgré sa fertilité naturelle, le pays est pauvre. L'Etat voit le 80% de ses ressources, déjà minimes, absorbé par les dépenses militaires, et il lui est actuellement impossible de trouver des fonds nécessaires à une remise en état plus complète du pays et à la lutte contre le fléau qui cause des ravages dans la population turque : la malaria.

Lorsque nous sommes partis pour visiter les prisonniers

grecs dans un pays soumis à des conditions économiques si dures, nous n'étions pas sans appréhension sur leur sort. Nous savions devoir trouver des camps dans des régions fort éloignées et quasiment désertiques. D'après les chiffres que nous vous avons transmis, les Turcs interneraient 18 à 20,000 prisonniers. En vertu de la convention de Lausanne, 10,000 ont déjà été échangés par votre intermédiaire. La grande majorité de ces prisonniers ont été capturés du 26 août au 10 septembre 1922, date de l'entrée à Smyrne de l'armée turque. Les prisonniers grecs ont été répartis dans les localités le long des lignes de chemins de fer, sauf le détachement de Keumurler, qui se trouve à 80 km. d'une station. Les prisonniers sont soumis au régime des bataillons turcs, en service à l'arrière. Ces bataillons, qui ne sont pas armés, ne sont envoyés au front qu'en cas de nécessité. Ils sont employés à des travaux d'intérêt public : construction de routes, réparation des ponts, tunnels, lignes ferrées, etc. Le soldat turc faisant partie de ces bataillons ne reçoit pas de solde et ne touche l'uniforme qu'en partant pour le front. Il reçoit par contre une nourriture suffisante. La nourriture des prisonniers est la même que celle de ces soldats turcs. Dans beaucoup de localités, ils travaillent ensemble et font leur cuisine en commun. Ils ne touchent pas de solde, mais ils sont bien habillés et bien chaussés. On a confectionné à leur intention un uniforme de toile grise, fort convenable.

Il n'y a pas de camps à proprement parler, nulle part, les prisonniers ne sont relégués derrière des fils de fer barbelés. Ils habitent les maisons de la ville ou vivent sous la tente à proximité des agglomérations. Chaque prisonnier en ville dispose d'une couchette propre avec une paillasse, une couverture, ou un manteau.

En dehors des heures de travail, leur liberté est assez grande, et même dans des villes, comme Angora et Konia, les prisonniers peuvent circuler comme bon leur semble.

Nous n'avons eu d'ailleurs nulle part à critiquer le logement, l'habitation ou la nourriture des prisonniers. Les prisonniers eux-mêmes ne nous ont adressé aucune plainte à ce sujet. Nous

laissons à votre appréciation la question de la solde. Les relations entre les prisonniers et les officiers turcs qui dirigent leurs camps sont bonnes. A plusieurs reprises nous avons entendu des paroles de reconnaissance de la part des hommes. Nous citerons spécialement le détachement qui construit un hôtel à Angora, et qui est particulièrement reconnaissant à son capitaine pour ce qu'il fait pour lui rendre la captivité plus légère. Ces bonnes dispositions ne se trouvent pas seulement chez les officiers directement en contact avec les prisonniers, mais à tous les degrés de la hiérarchie, chez tous ceux qui s'en occupent. Nous ne nous sommes pas contentés d'enregistrer des déclarations, mais aussi des actes que nous avons pu contrôler. La population civile est également hospitalière et sans rancune à l'égard des prisonniers. Presque tout le linge de corps est donné par des civils. Huit jours après sa libération, après plus d'une année d'occupation, la ville d'Afioun Kara Hissar donnait du linge à 500 prisonniers. La ville de Konia a donné des couvertures à 350 Grecs internés dans ses murs, et leur paye un salaire journalier de 20 à 40 piastres.

Pendant notre tournée d'inspection, nous avons pu voir à quel travail les prisonniers étaient astreints ; sa durée ne dépasse pas huit heures, et l'effort imposé n'a rien d'excessif.

La compagnie de Keumurler, chargée de la construction d'une route, eut pendant trois semaines à souffrir de la malaria, la route en construction devant traverser une plaine marécageuse. La veille de notre visite, ce tronçon était terminé, et le médecin du camp nous a déclaré que tous les malades avaient été évacués et que l'état sanitaire était redevenu satisfaisant.

En résumé, si nous comparons la situation des prisonniers grecs avec celle des bataillons turcs, nous devons constater qu'en ce qui concerne la nourriture, Grecs et Turcs sont sur un pied d'égalité, que pour l'habillement les Grecs sont favorisés, que le travail est le même pour tous, et qu'en ce qui concerne le logement, les Grecs habitant des maisons en ville sont favorisés par rapport aux Turcs.

Un service qui ne marche pas de façon normale est celui de

la correspondance. Beaucoup d'hommes ne reçoivent pas les lettres des leurs ; le service des paquets et des mandats laisse beaucoup à désirer. Les difficultés de transport et les déplacements fréquents des prisonniers en sont la cause dans une certaine mesure.

Partout, nous avons pu constater que les prisonniers avaient l'apparence de gens en bonne santé, mais nous avons été frappés de trouver parmi eux une quantité considérable d'hommes mal constitués. A Yachi Han surtout, nous avons vu des hommes que nous n'aurions jamais pensé avoir été en état de porter les armes.

Le service sanitaire est bien organisé. Chaque détachement a son personnel sanitaire grec qui dispose d'une infirmerie ou d'un hôpital. Seul le médecin de Keumurler doit envoyer ses malades à 80 km. Dans les hôpitaux il n'est fait aucune différence entre les soldats turcs et les soldats grecs, sauf que nous nous avons toujours trouvé ces derniers dans des lits et que parfois dans la même salle les Turcs se trouvaient sur des matelas. Dans toutes les régions que nous avons parcourues, nous n'avons trouvé aucune trace de maladie épidémique, seule la malaria exerce des ravages effroyables. Sauf sur les hauts plateaux, toute la population en souffre, et dans les hôpitaux des salles entières sont réservées exclusivement à ceux qui sont atteints de cette maladie. L'indifférence des gens, le manque de quinine et d'argent empêchent toute lutte préventive. Le 80% des malades grecs est atteint de la fièvre, le reste souffre d'affections sans gravité : maladies d'estomac, bronchites, etc... Nous pouvons déclarer excellent l'état général dans lequel se trouvent les prisonniers. Nous avons cherché les raisons pour lesquelles tant d'hommes avaient fait une si lamentable impression sur la Commission d'échange à Smyrne. Des militaires nous ont expliqué qu'il leur avait fallu passablement de temps pour arriver à assurer le nécessaire à un nombre si considérable de prisonniers, alors qu'il était déjà pas facile de satisfaire aux besoins de l'armée. Les difficultés de transport ont beaucoup entravé les efforts faits pour habiller, loger et chausser les

prisonniers. Les autorités sanitaires nous ont dit avoir choisi, pour les rapatrier, les éléments les plus faibles et les moins aptes à supporter la captivité. Les médecins grecs que nous avons interrogés ont été unanimes à déclarer qu'au moment de leur capture, les soldats grecs étaient éprouvés et surmenés, que pendant les premiers mois de captivité l'état sanitaire général était mauvais et la mortalité élevée (un fort pourcentage étant dû aux maladies du cœur). Aujourd'hui la situation s'est entièrement modifiée et l'état de santé est très bon. Notre mission n'a pu s'accomplir si rapidement et si complètement que grâce aux facilités qu'a bien voulu nous accorder le ministère de la Guerre. Dans tous le pays les autorités militaires et civiles firent tout leur possible pour faciliter notre travail. Ismet bey, en particulier, nous a rendu des services dont nous ne saurions trop le remercier. Le Croissant-Rouge turc avait chargé M. Safvet Chaw, chef de la section des prisonniers, d'accompagner notre mission pour remettre aux prisonniers les envois d'argent parvenus au siège central, et qui n'avaient pu être expédiés jusqu'alors.

Charles BURCKHARDT.
Georges BURNIER.

Visites des camps d'internement.

I

Angora

600 hommes sont internés à Angora. Ils sont groupés dans 4 camps. Le premier groupe est occupé à des travaux de chemins de fer avec des troupes territoriales turques.

Les 2me et 3me groupes sont logés sous des tentes sur deux collines hors de la ville dans de bonnes conditions sanitaires.

Enfin le 4me et dernier groupe est cantonné dans la ville et, employé à la construction d'un hôtel et d'un édifice public.

L'état sanitaire de ces 600 hommes paraît être excellent, Tous sont vêtus d'uniformes neufs.

Le logement est bon. Les baraques sont propres et aérées ; là comme dans les tentes, les hommes couchent sur des sacs de paille. Il n'y a pas de différence avec le logement des troupes actives turques.

La nourriture est en suffisance et de bonne qualité.

A l'hôpital nous avons visité 24 malades, 20 d'entre eux atteints de différentes maladies se trouvent dans une salle séparée, 4 autres sont avec des soldats turcs dans une salle réservée aux malades atteints des oreillons.

Nous n'avons enregistré aucune plainte, sauf en ce qui concerne la correspondance qui n'arrive que très irrégulièrement ou pas du tout.

Les prisonniers ne touchent pas de solde. Il faut noter que le soldat turc se trouve dans la même situation.

Pour régler la question correspondance, nous avons donné l'ordre qu'un prisonnier parlant français dresse une liste de chaque détachement avec l'adresse des familles. Ces listes seront transmises au Croissant-Rouge turc à Constantinople, qui avisera ensuite les familles.

II

Yachi-Han

Mêmes constatations que pour les prisonniers de guerre d'Angora.

III

Talas

Composition du camp : 3 généraux, 12 colonels, dont 1 médecin ; 4 lieutenants-colonels ; 12 majors, dont 1 médecin ; 20 capitaines dont 1 médecin ; 34 lieutenants ; 69 sous-lieutenants, 193 aspirants.

Tous ces officiers habitent de grandes maisons de pierre, les meilleures de la ville. En général, 6-8 sont logés dans la même chambre. Chacun a son lit.

Le 2 juin, la solde pour le mois de mai était déjà payée et la somme nécessaire pour le paiement du mois de juin était

attendue d'Angora. A la même date, les officiers turcs de la direction du camp n'avaient pas encore obtenu la solde du mois de mars.

Solde :

généraux.....	62	livres	69	piastres
colonels.....	57	»	94	»
lieut.-colonels.....	50	»	44	»
majors.....	42	»	94	»
capitaines.....	30	»	25	»
lieutenants.....	28	»	34	»
sous-lieutenants...	27	»	49	»
aspirants	19	»	07	»

Cette solde est la même que celle des officiers turcs en service territorial.

Les officiers prisonniers sont groupés en différents mess selon leur grade. Ces mess sont dirigés et administrés par les prisonniers eux-mêmes sans contrôle turc. Leur entretien journalier revient de 40 à 45 piastres.

Le système auquel sont soumis les prisonniers est exactement le même que celui établi pendant la guerre mondiale.

Officiellement les prisonniers ne peuvent sortir que deux fois par semaine, accompagnés d'un soldat armé ; en pratique, ils peuvent quitter journellement leur quartier selon leur désir, mais toujours sans surveillance.

L'état sanitaire est excellent. Il n'y a pas d'épidémies. Les deux médecins grecs, chefs du service sanitaire, nous ont déclaré qu'il ne leur manquait rien pour soigner les malades. Un hôpital pour des cas bénins est à leur disposition. Pour les maladies plus graves on prévoit l'évacuation dans l'hôpital militaire de Césarée. Le jour de notre visite, nous avons trouvé un officier en convalescence de la jaunisse et un autre souffrant de rhumatismes.

Nous n'avons pas eu de plaintes ; au contraire, tous exprimèrent expressément leur reconnaissance envers le gouverneur militaire, colonel Irfan Bey, ainsi qu'envers le commandant du camp, le lieutenant-colonel Hussein Bey, et ses subordonnés.

Nous avons fait des démarches énergiques pour la libération immédiate du colonel-médecin. Sa présence n'est nécessitée par aucune fonction professionnelle.

En ce qui concerne la correspondance et les paquets, la situation est la même que dans les camps de soldats.

IV

Afioun-Karahissar

Jusqu'au jour de notre visite 57 prisonniers ont été détachés de Afioun-Karahissar à Azari-Keuz pour les travaux de chemins de fer. Le travail terminé, aucune plainte.

Afioun-Karahissar : 220 prisonniers, état sanitaire, habillement et logement comme dans les camps précédents. Dans l'hôpital militaire se trouvent actuellement 55 Grecs venant de différents camps. Un lieutenant sanitaire grec travaille aux côtés des médecins turcs. En ce moment pas d'épidémie ; la plus grande partie des maladies concerne les organes digestifs.

La population civile ne se montre aucunement hostile aux Grecs, au contraire nous avons constaté que de son propre gré elle a mis du linge à la disposition des prisonniers.

V

Keumurler

A cet endroit se trouve un contingent de 498 soldats et un lieutenant-sanitaire, chef du service sanitaire. Le camp est situé dans de bonnes conditions sanitaires sur le versant d'une colline. Les prisonniers travaillent à la construction d'une route. Pendant les travaux dans la plaine, les prisonniers étaient sujets à à la malaria ; près de 100 hommes ont dû être évacués dans les hôpitaux.

Le lieutenant sanitaire grec m'a dit que l'état de santé des 498 hommes encore présents était bon.

Nourriture, logement et habillement comme dans les cas précédents.

VI

Adana

A l'hôpital militaire d'Adana se trouvent 68 prisonniers grecs ; 64 sont atteints de malaria, 4 de dysenterie, un est mort il y a quelques jours de la malaria.

Les prisonniers malades reçoivent les mêmes soins que les soldats turcs, plutôt meilleurs, car tous les Grecs sont couchés dans des lits tandis que des Turcs sont couchés sur des matelas par terre.

Salih-Bey, médecin d'état-major, et chef de tous les hôpitaux d'Adana m'a dit qu'il n'y avait pas d'épidémie en ce moment à Adana et dans les environs, mais par contre les 95% de la population civile et des militaires souffrent de la malaria.

VII

Konia

235 prisonniers. Impression bonne à tous les points de vue. Les conditions climatériques sont excellentes comparativement à Adana et à ses environs. La grande ville de construction relativement moderne est située à 1,000 m. d'altitude. Les prisonniers sont logés dans de grandes chambres bien aérées. Chaque prisonnier a son lit.

Dans la journée les prisonniers travaillent 6 heures au service des autorités de la ville à des travaux de rues. Les autorités de la ville paient à chaque ouvrier 5 piastres par jour; les chefs d'équipe reçoivent 30-40 piastres, en outre chaque homme reçoit une chemise, un habit de travail et une couverture de son patron et du linge et des souliers selon ses besoins.

La nourriture est préparée comme pour les soldats turcs dans la cuisine de l'hôpital principal ; elle est abondante.

VIII

Ouchak

63 prisonniers grecs sont logés dans une maison bourgeoise,

leurs lits sont dans de grandes chambres. Etat de santé bon. Vêtements nourriture comme dans les cas précédents.

A l'hôpital se trouvent actuellement 75 Grecs malades ; ils viennent de différents camps dans cet hôpital installé modernement et souffrent généralement de maladie des organes digestifs.

IX

Gunay

119 prisonniers. Situation générale comme dans les cas précédents. Actuellement pas de malades.

X

Alascheir-Smyrne

Camps visités en février 1923 par M. Cuénod, délégué du Comité international de la Croix-Rouge.

Les constatations de M. Cuénod sont satisfaisantes. Les installations, quoique rudimentaires, sont propres et convenables et les prisonniers n'émettent aucune plainte au sujet de la nourriture.